



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

LA MINERVE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

NOUVELLE SÉRIE.]

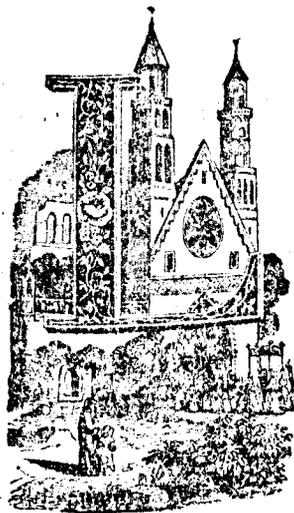
MAI 1849.

[5me LIVRAISON.

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE. III.



L'ACTE le plus politique de Napoléon, pendant son consulat, fut peut-être le rétablissement du culte en France, par la signature du concordat qui eut lieu le 15 juillet 1801. Les difficultés de cette négociation avaient été d'autant mieux applanies que, dans le cours de ses précédentes campagnes d'Italie, lui, général en chef, n'avait point agi brutalement, comme la plupart des généraux répu-

blicains, ses collègues, contre Rome et les pontifes. Dans toutes ses lettres au pape, il lui avait constamment donné le titre de *santo Padre*, et lui-même avait signé *son humble fils*; car peut-être rêvait-il déjà cette double couronne qui devait, quatre ans plus tard, le faire à la fois chef d'un grand empire et fils aîné de la Sainte Eglise. Aussi, dès les premières ouvertures faites par Napoléon à la cour de Rome, le pape s'empres- sât-il d'expédier à Paris le prélat Spina, le cardinal Gonsalvi, et le père Caselli, en qualité de plénipotentiaires; Joseph Bonaparte, le conseiller d'Etat Cretet et l'abbé Bernier, furent ceux du premier consul, qui dès lors employa tous les moyens pour activer et amener l'entreprise à bien.

Quelques jours auparavant, à la suite d'une séance du conseil d'Etat, Napoléon demanda à Portalis :

—Qu'est-ce que vos théophilanthropes ? ces gens-là ont-ils un dogme ?

Portalis, homme de lumière et de droiture, expliqua à Napoléon que la doctrine des théophilanthropes avait pour base les préceptes de la loi naturelle ; pour but, la pratique et l'amour de toutes les vertus ; en un mot, que c'était une religion purement morale et sociale.

—Oh ! oh ! reprit vivement Napoléon, ne me parlez pas d'une religion qui ne me prend qu'à vie, sans m'enseigner d'où je viens et où j'irai.

Le concordat fut donc résolu : peut-être l'était-il d'avance, dans le secret de la politique de Napoléon et d'après ses penchans religieux. Quoi qu'il en soit, un soir qu'il s'en expliquait au cercle de Joséphine, Monge lui dit :

—Espérons pourtant qu'on n'en viendra pas aux billets de confession.

—Il ne faut jurer de rien, répliqua sèchement le premier consul.

De cette époque commença à dater le refroidissement de beaucoup d'hommes pour lui en France, et ce fut principalement dans les hauts grades militaires que ce foyer de mécontentement éclata. La plupart des chefs de l'armée réunis à Paris se déclarèrent contre cet acte. Soit dépit contre une institution qu'ils avaient combattue, soit qu'ils vissent là un premier pas du général Bonaparte pour sortir de leurs rangs et s'élever sans eux à d'autres destinées, soit enfin rivalité de quelques ambitions jalouses, il n'en est pas moins vrai que les résolutions les plus violentes furent proposées à ce sujet, entre autres celle de renverser le premier consul de son cheval à la parade, puis de le fouler aux pieds. Si ce ne fut pas de la part de ce tumultueux état-major une conjuration à mort, c'est qu'il y manqua le mystère, et un chef assez sûr de lui succéder pour donner l'élan et garantir à tous l'impunité. Tout cela fut si bruyant et si divisé que Napoléon ne l'ignora pas, et que lui-même ordonna d'arrêter et de faire éloigner de Paris